

## INTRODUCTION

– Bonjour tout le monde ! Vous allez bien ? Vous avez dormi vos huit heures ? Vous êtes bien gavés ? Votre nombril est toujours à sa place ? Bon, alors cessez de jacasser et asseyez-vous. Pour tenter de mettre un peu d'exotisme dans votre grisaille quotidienne, je vais vous raconter l'histoire de la Petite Princesse d'Extrême-Orient.

– Quoi ? Une histoire pour les gamins ? Vous croyez qu'on n'a que ça à faire, d'écouter vos bêtises ? Et vous en avez pour longtemps ?

– Non, parce que je sais que vous n'êtes pas capables de rester tranquilles cinq minutes.

– Oui bon, mais alors faites vite parce qu'il y a « Tripote pas ton poste » à sept heures et « On va dormir debout » juste après.

– La Petite Princesse d'Extrême-Orient, c'est un conte sérieux, je vous signale ! Attendez la suite, s'il vous plaît, avant de critiquer sans savoir, comme toujours.

– Oui, oui, bon, on a dit d'accord, mais j'espère que vous n'allez pas encore vous moquer de nous et nous prendre pour des ploucs. On vous connaît !

– Mais non, mais non, je n’ai jamais pris les gens pour des ploucs, comme vous dites. D’où sortez-vous une idée pareille ? Franchement, là, vous me faites de la peine.

– Oh, on a l’habitude, vous savez !

– L’habitude ! Je n’aime pas ce mot, mais je suis content que vous m’en parliez. L’habitude est une forme de dépendance qui nous empêche de nous remettre en cause et de voir plus loin que le bout de notre nez... et, tant mieux pour nous, au fond, parce qu’elle nous rassure. Si nous sortons de nos habitudes, comme d’un chemin tout tracé, nous nous sentons perdus. Il nous faut des repères, des barrières, des convenances. Des œillères, pour certains. Les habitudes, c’est comme un vieux peignoir élimé et puant où l’on est bien au chaud dans ses odeurs de pets, une chaude pelisse qui nous protège contre la froidure et conserve nos remugles « sui generis ». Nous en sommes à adopter les idées des autres quand elles sont majoritaires, c’est plus sûr, sans nous en rendre compte, et nous appelons cela des principes, des traditions. Passer pour un original, c’est la honte, l’exil volontaire ! Le troupeau, toujours le troupeau, on ne se sent bien qu’au milieu du troupeau ! Même si c’est celui des moutons de Panurge.

– Assez de phrases qu’on ne comprend pas. Parlez comme tout le monde et venons-en au fait ! C’est quoi, au juste, cette histoire de petite princesse ?

– Eh bien, comme son nom ne l’indique pas, c’est l’histoire d’une petite fille qui s’entretient avec des adultes et leur dit tout ce qu’elle pense de leur comportement. Un peu comme le Petit Prince du livre que vous connaissez tous.

— Voyons, ça me dit quelque chose, en effet. On m'en a parlé, quand j'étais gamin, à l'école. Je ne me souviens plus si c'est de Victor Hugo ou de Jules Zola parce que je les confonds toujours ces deux-là. Ah mais oui ! Je me rappelle maintenant : ça s'appelle « Le Petit Prince », justement ! Eh bien, vous ne vous êtes pas foulé ! C'est carrément du plagiat !

— Un pastiche, mon ami, un pastiche.

— Un pastis ? Ah ! Ah ! Ah !

— Allons bon. Voilà notre habituel buveur excessif, maintenant... alors, je signale à ceux qui sont atteints d'un syndrome frontal ou d'une cirrhose du foie d'origine alcoolique que leur place n'est pas ici. J'apprécie la plaisanterie, mais à condition qu'elle soit un peu recherchée, qu'elle comporte un minimum de culture et de finesse.

— Bon, bon, vous fâchez pas. Racontez-la, votre histoire. On va tâcher d'écouter. Mais si c'est pas bien, on a le droit de partir ?

— Bien sûr. Je ne parle ni aux murs ni aux anencéphales.

— Qu'est-ce qu'il dit encore ? Et après ça, il prétend qu'il ne se moque pas de nous !

— Bon, je peux y aller ?

— Allez-y ! On a préparé les tomates...

# I

Je ne sais pas dessiner. Mais alors pas du tout ! Et pourtant, j'aime la peinture à un point que vous n'imaginez pas. Parfois, je voudrais avoir été le Caravage. Vous savez, c'est lui qui a osé représenter le Christ avec des pieds sales. Quand on marche dans la poussière toute la journée, c'est ce qui arrive, forcément. Eh bien, Monsieur Lepape lui a fait des histoires pour ça. Et il l'a menacé de l'excommunier. Il a eu de la chance d'avoir des copains chez les curés, le Caravage, parce qu'il a osé cette profanation à l'époque où l'on vous aurait fait rôtir pour une broutille, en plus ! Il a peint de si beaux tableaux, si criants de vérité, que je suis allé exprès à la Villa Borghese (à Rome, pour ceux qui connaissent) et à Malte pour les voir. Trente ans après, je m'en souviens tellement bien que j'ai l'impression d'être encore en train d'admirer, la bouche ouverte, ces merveilles de couleurs, de lumière et de réalisme. J'en avais attrapé un torticolis.

Remarquez, j'aurais bien aimé aussi être Zola (c'est Émile son prénom, pour ceux qui n'auraient pas relevé...). Toujours pour la lucidité et la vérité qui jaillissent de ses

écrits. Si vous n'avez rien à faire pendant le prochain confinement, lisez donc cet auteur au lieu de mater la télé en vous gavant de chips au fromage. Vous allez apprendre beaucoup de choses intéressantes sur vous-mêmes en même temps que sur les autres. Ses ouvrages n'ont pas vieilli.

Ou alors, j'aurais bien aimé, aussi, être Beethoven, pour les mêmes émotions. Essayez d'écouter Beethoven au moins une fois dans votre vie, au lieu de renifler en entendant la dernière pisseuse à la mode. Une seule fois, je vous en prie. Mais vraiment écouter, hein ! En fermant les yeux, si besoin, et en faisant taire votre femme et vos gosses. Et alors là, vous allez fondre de contentement. Je vous le jure. Chez lui, tout est bon, ou très bon, ou sublime. Ah ça, on peut dire qu'il s'y entendait, lui, pour composer de la belle musique !

J'aurais bien aimé leur ressembler, même qu'un tout petit peu, un tout petit moment. Mais je n'ai été que moi-même. Je dois m'en contenter. Heureusement que j'ai des yeux et des oreilles, encore, pour profiter de ce qu'ont fait les autres.

Attention, quand je parle de la peinture, je parle de la vraie peinture, notez-le bien. Je ne parle pas de certains gribouillages puérils contemporains. Hein ? Ce ne sont pas des gribouillages puérils ? Ah bon, j'aurais cru, pourtant...

Il y a des créations merveilleuses dans la peinture contemporaine (on ne dit pas « moderne » parce que ça fait un peu plouc), d'un « chromatisme exacerbé », comme disait mon professeur de dessin, ou avec des tons et des formes d'une poésie qui ne s'explique pas. Cela vous chatouille agréablement les boyaux du crâne. Mais, parfois, en

tout cas pour moi, c'est franchement lamentable. Figurez-vous que, le même jour, j'ai visité deux musées à Amsterdam. Celui de Rembrandt m'a émerveillé, et c'est normal. Je pense que vous ne m'en voudrez pas pour ça. Quand je suis sorti de là, ébloui, j'ai embouti une bonne femme que je n'avais pas vue. Et pourtant, elle était drôlement volumineuse... on aurait dit un personnage de Rubens.

Le second musée m'a stupéfié d'entrée. J'en suis encore traumatisé. Si vous êtes aussi bêtes que moi, n'y allez jamais ! On y exposait des œuvres contemporaines. La première œuvre contemporaine, juste après la porte, à ma droite, j'ai bien failli la manquer. J'ai cru qu'un ouvrier était parti en oubliant son matériel. C'était un tableau de cinquante centimètres sur quarante, uniformément gris clair, avec une petite tache noire en bas à gauche. On aurait dit une chiure de mouche sur un carreau de faïence. Je ne me suis pas demandé si c'en était vraiment une ou si j'étais capable d'en faire autant. Je n'ai pas cherché à connaître le nom de l'escroc qui avait fait ça. Je n'ai pas non plus cherché à « comprendre le message ». Je suis loin d'être assez intelligent, de toute façon. Mais c'est surtout parce que je n'aime pas qu'on se paye ma tête. Et par-dessus tout, j'ai pensé au prix de cette nullité absolue, et j'ai pensé à ce qu'on aurait pu faire avec l'argent, pour empêcher quelques familles de crever de faim toute leur vie, là-bas, au bout du monde. J'avais une grosse envie de taper sur la figure de tous ces imbéciles heureux qui étaient là, les larmes aux yeux, l'index sur le bout du nez, le front plissé, qui jouaient aux connaisseurs et me regardaient d'un air méprisant parce que je rigolais.

Moi, tout ce que je sais dessiner, ce sont les serpents. C'est facile. On fait un S avec deux yeux et une langue bifide à un bout, et c'est tout. Pas besoin de faire les écailles. Sinon, on ne voit plus que c'est un serpent. On confond avec une lime, des fois, surtout si on a oublié de faire la forme en S.

Je dessine aussi les araignées, pas trop mal, avec les huit pattes en forme de crochets et le fil au-dessus pour montrer qu'elles descendent du plafond. Mon bestiaire s'arrête là.

Quand j'étais jeune (je ne dis pas quand j'étais petit, parce que je l'ai toujours été), je voulais dessiner des femmes à poil, mais le résultat était loin de faire fantasmer les amateurs. Les adultes me demandaient pourquoi j'avais dessiné une baleine avec une tête de cochon. J'aurais dû insister : je marchais sur les traces de Botero. Peut-être que j'aurais dû leur expliquer que je me destinais à l'art moderne. Mais c'est toujours pareil : quand il faut expliquer, on ne comprend plus rien à sa propre intention. Surtout, vous allez voir, quand une Petite Princesse vous pose une question qui vous fait perdre le fil.

Et puis, à l'époque, les adultes étaient déjà aussi tristes que ceux de maintenant. Si, si ! C'est possible ! Et j'ai bien peur que ça ne change jamais. Plus triste et borné qu'un adulte, tu meurs ! Ils voulaient que je fasse des maths, du latin, de la géographie et toutes ces choses qui gâchent la vie et les rêves des enfants. Ils étaient sérieux, parlaient de boulot, de politique, de crédits et de leurs articulations qui

leur menaient la vie dure. Pas le temps de s'amuser à des bêtises. Leurs lectures, c'étaient « La Nouvelle République » et « Le Courrier de l'Ouest ». Ils écoutaient « La Marseillaise » ou Tino Rossi. Ils avaient tout juste entendu parler de « La Joconde ». Ils s'esclaffaient seulement au repas du soir, en entendant les comiques troupiers à la TSF. Ensuite, ils promenaient partout leurs têtes d'enterrement. Et moi, en partant à l'école, je shootais dans les marrons en rêvant à de grandes aventures.

Vous êtes vous aussi des adultes sérieux, on ne peut pas dire le contraire. Tellement sérieux, même, qu'on vous dirait fabriqués au moule. Auto, boulot, loto, apéro. Vous avez dit adieu à l'enfance. Elle est morte. Qu'elle repose en paix. Il ne vous reste plus qu'à vous dire : « C'était le bon temps ! » Cette expression, je l'entends toujours quand je retrouve des vieux copains. C'est le refrain de ceux qui ont pris du ventre et perdu leurs cheveux.

Le plus fort, c'est qu'en plus vous avez peur de vieillir ! Mais là, heureusement, vous avez tort. Il ne faut pas avoir peur de vieillir. Pourquoi ? Parce que, ce faisant, vous gaspillez votre présent en misant sur l'avenir, sans vous rendre compte que vous ne l'atteindrez jamais, cet avenir, car il s'éloigne à mesure que vous vous en approchez. Vous y avez pensé à ça ? C'est l'obsession des adultes. Et alors, vous vous chargez de responsabilités génératrices d'angoisses, de tâches éreintantes et répétitives. Pour une nouvelle situation pleine d'autres angoisses, d'autres tâches éreintantes et répétitives. Et, bien souvent, ce n'est même pas pour vous.

C'est pour « les autres », si vous réfléchissez bien. La société vous tient en laisse et vous met la muselière pour vous faire passer l'envie d'aboyer et de mordre. Quarante-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf adultes sur cent mille sont nés pour être esclaves. Parfois d'eux-mêmes !

Réfléchissez et réjouissez-vous, cependant, parce qu'elle risque bien de revenir à la fin de vos jours, votre enfance, sous une autre forme, quitte à vous donner des regrets, pour peu que vous osiez reprendre votre liberté. Il n'est jamais trop tard. Mais il faut le vouloir.

Tout ça pour vous dire que, tout content d'être devenu vieux, j'ai fini par ficher le camp, très loin. J'étais prêt à fuir votre tristesse depuis longtemps. Et je suis parti dans un bel élan d'égoïsme. Je me suis dit qu'au bout du monde, au moins, on ne viendrait pas me casser les pieds et le reste avec des problèmes qui n'en sont pas. Et puis je tâche de n'embêter personne, et surtout pas les enfants.

Tiens ! Les enfants, justement ! Sans cet exil, je n'aurais jamais rencontré la Petite Princesse.

Mais je dois reconnaître que je me suis un peu trompé. D'abord parce qu'on ne peut pas se débarrasser si facilement d'une bonne partie de soi-même. Ce serait trop beau. Et puis j'ai trouvé des adultes ici aussi, et certains ne sont vraiment pas marrants. Le monde est plein d'adultes, hélas ! Il en est infesté. Il y en a qui sont à peu près acceptables, mais je parle surtout de ceux qui travaillent dans des bureaux. Je vais essayer de ne pas en dire trop de mal, mais

je sens que ça va être difficile. Parce que ceux-là, on dirait qu'ils sont nés pour embêter les autres.

La Petite Princesse, vous allez voir, avait repéré d'autres fâcheux, dont je n'avais pas deviné la misère émotionnelle.

L'avantage, pourtant, c'est qu'au pays où je suis arrivé ils ne parlent jamais de politique. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs. En tout cas, ça me repose de vos immuables certitudes.

## II

Alors oui, où en étais-je ? J'ai commencé à réfléchir avec mon propre cerveau après une certaine conversation qui n'avait pourtant l'air de rien, au début. Il est utile d'avoir des conversations à tout âge et avec tout le monde. En triant bien, on arrive à apprendre des choses et à revenir sur des impressions qui nous cachent le paysage de la vérité. Il faut rester modeste : les autres ont parfois des idées meilleures que les nôtres. Et même bien meilleures. C'est vexant, d'accord, mais il faut savoir écouter et en profiter au lieu de ratiociner pendant des heures. Avez-vous remarqué qu'on apprend beaucoup moins en parlant qu'en écoutant ? Oui, bien sûr, il faut tout de même trier un peu, et même pas mal, dans ce qu'on entend...

C'était un jour où j'essayais de réparer ma Jeep. L'essence se coinçait dans le circuit d'alimentation et je me retrouvais toujours à l'arrêt dans un carrefour sans pouvoir repartir. Les gens d'ici me poussaient en rigolant. Ils sont si joueurs que je me demandais s'ils ne se moquaient pas de moi...

Revenu dans mon garage, j'avais soulevé le capot et j'avais réussi à le maintenir ouvert avec une tringle à rideaux